

SÉMINAIRE 2020-2021.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE) XLVI. SUR LES ARCHÉTYPES

« Si du moins il m'était laissé assez de temps pour accomplir mon œuvre, je ne manquerais pas de la marquer au sceau de ce Temps dont l'idée s'imposait à moi avec tant de force aujourd'hui, et j'y décrirais les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant dans le Temps une place autrement considérable que celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place, au contraire, prolongée sans mesure, puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants, plongés dans les années, à des époques vécues par eux, si distantes entre lesquelles tant de jours sont venus se placer dans le Temps. »
Marcel Proust *, *Le Temps retrouvé*, 1927

Séminaire XLVI *Sur les archétypes*

Il nous faut revenir sur la citation de Marcel Proust (la dernière phrase du *Temps retrouvé* et donc la dernière de *À la recherche du temps perdu*) et la commenter. Qui sont les *géants* et les *monstres* qui occupent tant de place? * Il nous faut interpréter la relation qui peut exister entre la place et le temps et comprendre ce que peut signifier une « place autrement considérable que celle si restreinte qui leur est réservé dans l'espace ».

retrouver dans un être les fragments de l'être qu'il était avant et c'est tout l'art de l'écriture qui parvient fragilement, comme un herbier à tenir entre eux les morceaux épars de ce qui a été un homme ou une femme. Le monstrueux n'est pas une menace, mais bien plus un être que sa nature mets au ban de ses semblables, il faudrait voir comment cela est traduit en anglais, mais ces monstres me semblent plus des *freaks* que des titans.

F. Vallos : Je suis d'accord Nicolas sur le commentaire sur le personnage proustien, en revanche, je crois qu'ici, à la fin de la *Recherche*, après la traversée terrifiante de la première guerre mondiale, il y a quelque chose de réellement menaçant. Les géants et ce caractère monstrueux sont menaçants. Et ils ne sont ni des *freaks* ni des *titans*, car ce n'est plus ni ru récit ni du mythe. Ils sont géants en ce qu'ils prennent trop d'espace, ils sont monstrueux en ce qu'ils accaparent le visible.

* Marcel Proust (1871-1922) :
À la recherche du temps perdu (1913 - 1927) :
1. *Du côté de chez Swann*
2. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*
3. *Le Côté de Guermantes*
4. *Sodome et Gomorrhe*
5. *La Prisonnière*
6. *Albertine disparue*
7. *Le Temps retrouvé*

* E. Corradi : Il s'agirait des hommes dans un temps éternel?
F. Vallos : Des hommes dans la réalité. Autrement dit nous dans la manière avec laquelle nous nous approprions les choses et le monde.
E. Corradi : Peut-on penser que Proust suggère une critique de l'homme moderne et de l'anthropocentrisme?
F. Vallos : Oui absolument. Cette dernière phrase est très claire à ce propos. Son œuvre aura consisté à décrire ce temps (perdu) occupé par des êtres trop grands et trop visibles qui accaparent une place trop importante pour laisser advenir l'être au vivant et à la politique.
N. Giraud : Certes, mais ce qui s'énonce aussi dans le personnage proustien c'est une déchirure, que raccommode le travail d'écriture. D'où la métaphore du texte comme ouvrage de couture, comme robe. L'étiement des personnages dans le temps les distords, au point parfois de les briser comme Saint-Loup par exemple qui semble exploser autant qu'il éclot, comme Charlus qui fleurit avant de faner et de tomber en morceaux, souvent Proust souligne combien il est difficile de

* **T. Malirat** : Je trouve cela extrêmement intéressant. Mais ne tires-tu pas un peu Proust dans ton sens? Je ne suis pas certain qu'il y ait quelque chose de péjoratif (le terme est mal choisi) dans le monstrueux et le gigantisme chez lui. Il semblerait plutôt que cette situation (notre rapport radicalement dissymétrique entre le temps et l'espace) soit plutôt constatative et permette l'élaboration de l'œuvre. La citation sonne, de manière assez vertigineuse, comme un éclair de lucidité. William Marx file la métaphore du gigantisme à propos du lettré : le lettré (au sens profond) contient en lui ce corps invisible et monstrueux fait des livres qu'il a lus et assimilés, une sorte d'immense bibliothèque qu'il transporte de manière absolument invisible (Borges). Je pense que Proust également essaie, de manière

assez neutre, de construire et de mettre à jour ce corps presque ectoplasmique dont nous sommes tous constitués. Enfin, il faudrait revenir longuement dessus, mais j'ai quelques difficultés à voir introduire la notion d'arrogance quant à cette citation car j'ai l'impression que la situation est de fait. La question est : que fait-on de cette énorme masse dont sommes constitués, dont nous sommes plus ou moins conscients, à laquelle nous sommes plus ou moins sensibles?

** **T. Malirat** : Je pense qu'elle est totalement présente chez Proust à la fois dans l'expérience de la réminiscence et dans la dimension moraliste de certains passages du centre de *La Recherche*, même dans les premiers écrits avec l'élaboration des pastiches littéraires.
F. Vallos : Je suis d'accord. Du *Contre Sainte-Beuve* à la fin de *La recherche* il y a je crois cette fonction

synéidétique. Elle dit à la fois l'épreuve du tournant historique et une situation si complexe pour faire advenir comme être et comme artiste

Il* est possible de reconnaître en cela une dimension synéidétique** à l'œuvre de Proust : en ce qu'il s'agit de faire voir l'arrogance de nos conduites. Le verbe *adrogare* signifie s'approprier, mais aussi attribuer (au sens d'accumuler les éléments). Il faut dès lors réfléchir à la teneur de cette arrogance comme manière de s'approprier espace et temps. Cette appropriation est la réduction des âtres*** (par appropriation et privatisation) et donc comme anéantissement de tout agir. Or la réduction de l'agir signifie la destruction de l'essence de l'agir

F. Vallos : Je concède volontiers me servir de cette citation. Je concède encore que le rapport à l'arrogance ne soit pas évident. Il faut l'entendre par rapport à l'*ad-rogare* latin : au sens de s'approprier. Et je crois en revanche que c'est précisément une partie du travail de Proust de regarder l'aristocratie lacher le terrain pris et approprié par la bourgeoisie, dans le tournant du début du XX^e siècle. Ce qui est aussi le travail de Musil. Pour le reste, j'ai relu ces derniers jours *Le temps retrouvé*, et je crois sincèrement à la valeur profondément mélancolique et pessimiste de leur indication. Nous sommes à la sortie de la guerre de 14-18 : probablement la pire et la plus violente. Une histoire de place et d'insoutenabilité de l'espace. Les géants et les monstres qui ont causé cela, sont bien, à mon sens, dans l'observation de Proust.

T. Malirat : Totalement d'accord. Il est question de la fin d'un monde (comme chez Musil), et de la naissance d'un autre dont il est profondément effrayé.

F. Vallos : Pour cela je ne sais si c'est péjoratif, mais cela ouvre à une inquiétude et à un bouleversement. Et tu as raison à un effroi.

J. George : « Bien loin d'être des écrivains, fondateurs d'un lieu propre, héritiers des laboureurs d'antan mais sur le sol du langage, creuseurs de puits et constructeurs de maisons, les lecteurs sont des voyageurs; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits, ravissant les biens d'Égypte pour en jouir. L'écriture accumule, stocke, résiste au temps par l'établissement d'un lieu et multiplie sa production par l'expansionnisme de la reproduction. La lecture ne se garantit pas contre l'usage du temps (on s'oublie et l'on oublie), elle ne conserve pas ou mal son acquis, et chacun des lieux où elle passe est répétition du paradis perdu. »

M. de Certeau, *L'Invention du quotidien, Arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio, 1990

Un peu d'accord avec Théo je vois les métaphores de Proust comme une construction en filigrane de l'œuvre par la figure du lecteur - qui transcende l'espace, et le temps (on oublie et s'oublie). Par le temps de l'œuvre (pas celui de l'écriture) et de sa postérité

T. Malirat : Très belle citation de Certeau, merci. La lecture comme modalité de la constitution de la latence.

F. Vallos : Ici je ne crois pas que ce soit des métaphores. Géants et monstres sont des indicateurs de la réalité. Il ne sont pas des métaphores. D'abord parce que c'est la fin et ensuite parce qu'il dit qu'il « décrit les hommes ».

Toute la question se trouve dans cette épreuve. Si on y lit des métaphores c'est de la littérature au sens d'une promenade. Si on se refuse à lire des métaphores alors cela devient un indicateur de tout ce qui a précédé. Et de l'effroi qui construit certaines des pages du temps retrouvé.

J'aimerais beaucoup avoir votre avis sur cette problématique.

J. George : Précisément c'est la fin - en parlant de « marquer au sceau du temps » il parle de l'unité de son œuvre de la recherche - (puisqu'en soit chaque volume l'est déjà, marqué au sceau du temps) - donc il revient sur son entreprise globale et dit précisément et exactement (d'où pour moi la discordance volontaire de l'utilisation des temps passés) ce qu'il A FAIT dans toute la recherche des hommes de ses personnages. ⇨

« C'est par l'unité de l'œuvre de la recherche que les hommes sont devenus des monstres et des géants – c'est la littérature qui les érige comme tels dans le temps pourquoi? bah parce que tu relisais encore Proust et ses personnages hier
T. Malirat : Je pense que Proust joue constamment sur la porosité des métaphores : car il y a quelque chose d'halluciné chez lui, à la fois rêve, cauchemar, et réel. Ce que Joyce retiendra de lui d'ailleurs. L'une des plus

comme possibilité de réaliser. Si nous réduisons ou anéantissons l'essence de l'agir nous effondrons l'être et la modernité. L'épreuve de la *synéidèsis* (comme regard et comme expérience artistique) est une manière de montrer comment nous nous approprions le monde. Or cette appropriation nous rend à la fois monstrueux, mais aussi trop grands, *géants*, pour l'espace que nous avons pour exister. Dès lors les conditions de notre vivabilité sont rendues instables et intenable.

À quoi tient cette arrogance de géant? 1. elle tient à cette capacité à s'approprier sans partage et avec autorité (c'est précisément la figure du géant); 2. elle tient à cette capacité à produire infiniment de l'archétype (c'est précisément la figure du monstre). Pour cela il faut traiter les deux concepts : l'appropriation et l'archétype.

- **I. Appropriation** signifie simplement faire devenir quelque chose une propriété et la maintenir dans le régime de cette appropriation transformant l'être en propriétaire. Or le régime général de nos modes d'existence consiste à nous transformer en permanence en ces êtres de l'appropriation. Le premier effet consiste en la privatisation et la privation du monde. La privatisation est le résultat de l'appropriation tandis que la privation est l'effet de la privatisation comme impossibilité d'accéder à un espace ou un objet.

Quel est alors l'effet ou la puissance de l'image synéidétique à montrer et indiquer l'effet de cette privation? L'image et l'art sont probablement du côté de l'indice*. Faire une image n'est pas seulement capter un fragment du monde; ce qui serait à la fois inutile et infondé et ce qui serait aussi fortement

beaux passages : de *La Recherche* est celui de l'aquarium ou il compare les bourgeois qui mangent dans le hall de l'hôtel de Balbec à d'énormes poissons qui seront un jour à leur tour dévorés. Il y a une violence chez Proust qui est bien réelle, et qui se situe à un niveau politique bien précis. Un ancrage dans le contexte qui évidemment est bien plus qu'une promenade, merci de nous le rappeler.

J. George : Donc en fait je suis d'accord avec toi, ce ne sont pas des métaphores mais des indicateurs de ce qui a précédé.

F. Vallos : Merci Théo! L'aquarium est précisément une métaphore des géants et des montres. Comme les nymphéas le sont aussi. Mais le fait de nommer les géants et les monstres à la fin n'est à mon sens ici plus une métaphore, puisqu'il n'y aura plus de commentaires. Puisque la littérature s'arrête précisément ici. Et oui je le relis, c'est le principe même du littéraire (et en cela tu as raison Juliette), mais je ne cesse d'osciller (comme un nymphéa) dans l'épreuve proustienne de la violence : entre l'image de celle-ci et son effectivité.

J. George : C'est ce qui est beau et effectivement au cœur de notre sujet.

F. Vallos : Je suis d'accord Juliette. Il semble que ce soit précisément l'épreuve d'une synéidèsis. Ce mot de la fin qui indique qu'il faille penser

ce qui a été lu à leur de cette indication. Il y a une œuvre incroyable du groupe d'artistes Art & Language qui s'intitule *The Grammarian* (1968). C'est un long texte de théorie et la dernière phrase dit « en déclarant que le présent texte est une œuvre d'art ». Il faut toujours regarder ce qu'indique les œuvres. Et en quels divers sens il faut les recevoir.

* T. Malirat : Il y a cette définition du photographe chez Arnaud Claass : celui qui ne fait que récolter des indices, ses propres indices vers un lieu où le sujet s'élabore un abri, une construction.

F. Vallos : La relation indice et abri est, je crois, essentielle pour une théorie contemporaine de l'image et de l'éthique.

déraisonnable au sens d'une rupture d'une *éthologie*. Nous nommons *éthologie* ce qui s'oppose au sens du terme *écologie*. Il ne s'agit pas de penser *oikos* (la maison privée, l'espace de la privatisation) mais bien de penser l'*èthos*, à savoir le repaire, l'abri. L'écologie est inefficace parce qu'elle ne sait pas penser ce dont elle devrait s'occuper. L'éthologie voudrait s'occuper de ce qui nous sert d'abri, la manière dont en s'en sert et la manière dont on le ruine.

Le second effet est la réduction de l'espace comme aître qui justifie l'idée proustienne de cette place si restreinte. La réduction de l'aître induit une diminution de la puissance de l'être : elle est due à l'augmentation de ce qui devient propriété. C'est alors précisément pour cela que nous sommes des géants, embarrassés de nos tailles et de nos gestes dans des espaces devenus trop étroits. La mesure de l'angoisse de l'être est la réduction de l'aître. L'image synéidétique est l'image qui est en mesure de saisir cet écart et d'indiquer cette réduction.

- II. L'épreuve de l'archétype. Il s'agit ici d'un travail plus complexe. Il faut d'abord être en mesure de définir ce qu'est l'archétype. Il est constitué de deux termes : *arkhè* et *tupos*. *Tupos* signifie la figure et *arkhè* * signifie le principe. L'archétype est donc la figure instituée du principe. Mais il faut réfléchir plus encore à la figure de l'*arkhè* **. *Arkhè* avant de désigner le principe, désigne une relation exemplaire entre le commencement et la commandement entre l'ordre et l'ordre. L'*arkhè* désigne comme principe le travail de la pensée qui consiste à fonder le commandement ou l'ordre. On sait, en philosophie, que le commandement ou l'autorité est infondée. Elle est infondée parce qu'elle ne peut reposer

* E. Corradi : *Arkhè* implique aussi une conception linéaire du temps et de l'histoire, dans laquelle les faits sont ordonnés à partir du commencement (qui en commandement puisque autoritaire).

F. Vallos : Absolument. C'est pour cela qu'on peut le traduit par ordre, en français. L'ordre des choses (conception linéaire) qui détermine la possibilité de l'ordre (le contrôle).

** • voir pour cela le texte *Qu'est-ce que le commandement?* de Giorgio Agamben.

<http://palimpsestes.fr/metaphysique/livreII/docs/commandement-agamben.pdf>

• voir aussi cet entretien : https://www.youtube.com/watch?v=iLZkLQweygo&tab_channel=JacopoBaboniSchilingi

* **R. Lods** : J'aime beaucoup le parallèle avec le *Berechit* biblique d'Agamben. La terre existe déjà bien qu'informe et vide et ce *berechit* instaure l'autorité par le verbe divine sur une création encore à venir. Mais ce récit se veut eschatologique: C'est la fin de l'autorité qui est décrite aussi, qui finira comme elle a commencé.

F. Vallos : Le commentaire de Agamben est précis : *arkhè* traduit *berechit* : en tant que quelque chose commence et commande à une nouveauté. C'est

que sur l'épreuve d'un accord, mais elle ne peut trouver aucune fondation en soi. Dès lors il faut lui trouver, comme principe, une fondation extérieure, ce que Agamben nomme un « commencement »*, il faut donc lui trouver une origine et un principe fondateur. Toute une partie de la philosophie aura consisté à réaliser cette tâche de trouver une fondation à l'ordre. De trouver un ordre des choses qui ouvre à la fondation de l'ordre. L'*arkhè* est une structure *fondative*. Elle ne cherche qu'à instaurer ce qui s'affirmera comme principe et comme fondation. Dès lors le travail de la philosophie a consisté (avant le tournant) à assurer ce travail de fondation et de justifier une interprétation de l'être pour pouvoir déterminer des qualités et travailler depuis les qualités pour justifier un ordre. En soit, cela veut dire que plus nous pouvons déterminer et reconnaître de qualités à un être, plus il peut assurer un commandement. Cela veut dire que moins nous pouvons déterminer et reconnaître de qualités à un être, moins il peut assurer un commandement.

L'archétype est la structure centrale de toute métaphysique en tant qu'elle se charge de trouver l'espace externe depuis lequel nous déterminerons l'origine de tout ordre et de tout principe. Cela peut être un principe de primauté (ordre d'arrivée), un principe d'origine (point de départ), de singularité (d'assignation de puissance), de puissance (de détermination de qualité), d'externalité théologique (depuis le divin), de puissance matricielle (depuis la matrice comme proposée par Platon), de classe (question d'ordre) et enfin d'ordre (question d'assignation à une position). Une philosophie centrée

le sens que nous avons dans le terme *principe*. C'est pour cela qu'il faudrait retraduire le terme *berechit*.

R. Lods : Oui, tout ce passage perd de son sens avec sa traduction. André Chouraqui est le seul à avoir fait cavalier seul en optant pour « entête ».

Le Midrash s'épanche beaucoup sur ce *berechit*. C'est le seul livre biblique avec les *Cantiques de Salomon* - qui commence par une majuscule (fait assez rare pour être souligné) et ce « *bet* » capital avec lequel commence l'autorité porte la signification pris seul de la maison, du foyer. Je trouve intéressant que l'*arkhè/Berechit* commence par l'instauration de la maison/ *bet/oikos*, toute une dialectique publique/privé dont tu as pu nous parler en cours (dialectique du *bet* amené par la Gematria).

F. Vallos : Commentaire passionnant. Par ailleurs le « entête » est très beau. La question de la maison est intéressante aussi.

L'autre chose encore c'est que la Cabale s'est posé la question de ce commencement par le *bet* et non pas l'*aleph*. Toute le processus de la Cabale est dans ce commentaire. Il y a quelque chose qui précède cette « entête ».

R. Lods : Je continuais à réfléchir : cet *arkhè* comme loi est amenée avec l'interdit du fruit dans l'Éden. Loi qui sera bafouée peu après, entraînant une conscience/prise de conscience (du bien et du mal) pour le couple adamique.

La chute a comme conséquence la conscience, être hors-la-loi amène la conscience.

F. Vallos : Je dirai encore le libre arbitre amène à être hors-la-loi et conduit à penser avec le ressort de la conscience. C'est cette relation qui est si complexe à penser. Nous ne sommes conscients que si nous sommes hors-la-loi.

sur la question des archétypes est une philosophie de l'ordre et du fondatif. Nous nommons «fondatif» le processus philosophique qui consiste à vouloir et devoir «fonder» un état, un fait, un geste, un usage. Comment procéder à une fondation ou à la création d'un caractère fondatif? Il convient de déterminer que quelque chose (un état, un fait, un geste, un usage) est «fondateur» de l'être et qu'en ce sens il le détermine à la fois comme être (essence) et à la fois comme mouvement (existence). Dans ce cas elle est une philosophie de l'être (comme ontologie). Le principe de l'ontologie consiste à faire un travail de recherche sur les *ontoi* (ce qui est, les étants) non pour les penser dans la relation espace-temps de leur existence (ce qui est la définition du *Da-sein*), mais pour penser l'être en général et ses propriétés.

Le tournant de la philosophie * permet de penser une philosophie de l'agir (du mouvement et non de l'être). Pour cela il lui faut penser l'aître et non l'être. C'est depuis l'aître que nous pouvons penser nos agir et la puissance de notre caractère existantial** (ce qui nous fait quitter l'être pour l'étant). Seulement depuis quelques années, alors que pouvait s'éprouver le début d'un tournant métaphysique et philosophique, se joue l'épreuve du retour de l'archétype. En quoi cela consiste? Cela consiste précisément en l'épreuve des monstres dont parle Proust. Il faut entendre «monstre» au sens étymologique de ce qui se montre et de ce qui dans la démesure de cette démonstration, réclame une valeur archétypale à l'image de ce qu'ils prétendent être. Nous avons été astreints durant des siècles à la nécessité de s'inclure dans le caractère fondatif de la philosophie et de répondre aux propriétés qui nous étaient assignées.

* T. Malirat : Y a-t-il une allusion à l'existentialisme? L'existence précède l'essence.

F. Vallos : Non pas du tout. En revanche une allusion au caractère existantial de Martin Heidegger. Le caractère existantial désigne cette possibilité d'advenir *existere*, hors de sa position. Se mettre en mouvement. Par ailleurs la critique du schéma traditionnelle qui consiste à dire que l'essence précède l'existence, rend caduque l'existentialisme sartrien : renverser une proposition métaphysique ne fait que produire une autre métaphysique.

F. Vallos : existantial et non existentiel. Existentiel renvoie à la qualité de ce qui existe. Existantial renvoie au caractère propre qui consiste à produire un mouvement (comme existence).

C. Heilmann : existentiel est figé, tandis qu'existential se rapporte au process? Le premier est ontologique, le second est phénoménologique?

F. Vallos : Oui chère Constance, c'est quelque chose comme ça. Existentiel dit quelque chose de l'existence en fonction de l'essence (en fonction de l'essentiel). Tandis qu'existential dit quelque chose du mouvement qui nous détermine comme «étants».

* **F. Barreau** : Est-ce que tu peux citer des exemples d'infra groupes?

F. Vallos : Tu peux y entendre tout ce qui se fonde en communauté et qui revendique la détermination d'une essence et d'un communautarisme.

F. Barreau : Et donc, ces infra groupes se construiraient en opposition au commun?

F. Vallos : En soi oui, puisque la reconnaissance d'une singularité et d'une indentedité, si elle excède l'exercice de la différence, produit un déséquilibre dans le commun. Le commun est une somme d'être égaux à qui l'on doit reconnaître une fondamentale différence éthique. Mais la lutte incessante pour l'affirmation de singularité et d'archétype, déconstruit le commun et réduit l'épreuve du politique. Nous sommes tous et toutes aujourd'hui engagés mais dégagés du politique. Et ce hiatus est à la fois dangereux pour le politique lui-même puisqu'il nous échappe et pour la démocratie.

*** On doit ce concept à Michel Foucault. Voir pour cela le cours sur la *parrhêsia* (in *Le Courage de la vérité*), 1984

** **J. George** : Vu que chez Agamben, la construction de l'archétype s'opère d'abord sémantiquement ça me fait penser à la façon dont la novlangue (complètement d'actualité) peut faire autorité notamment une fois qu'elle a été suffisamment relayée médiatiquement et que son origine se perd.

F. Vallos : Elle est un des outils de la puissance archétypale. Le silence des mythes, la novlangue ou la simplification des concepts, la réduction des connaissances, la loi.

***** **F. Marseille** : Peut-on dire que cette singularité est aussi nécessaire à la construction d'un commun?

« L'expérience du fait social total est doublement concrète (et doublement complète):

expérience d'une société précisément localisée dans le temps et l'espace, mais aussi d'un individu quelconque de cette société. »

(Marc Augé, *Non-Lieux*)

F. Vallos : La singularité est essentielle au commun en même temps qu'elle le met en jeu. Toute singularité doit faire l'épreuve de son retrait dans l'expérience du commun. Sinon il n'y a que des singularités et plus de commun.

**** C. HEilmann : Baptiste Morizot, dans *Esthétique de la rencontre*, propose à partir du concept d'*individuation* de Simondon, une unité du groupe émergeant de la saillance entre nous et le monde, entre le spectateur et une œuvre, entre un artiste et l'œuvre qu'il conçoit. C'est-à-dire que je peux rencontrer un « lieu » spécifique où j'éprouverai une forme de saillance avec une chose (un morceau d'œuvre, le monde, une problématique, une phrase, un détail de tableau), et que cette épreuve là, un

autre que moi peut la faire, et que si nous sommes au moins deux à pouvoir faire cette expérience de saillance au monde par la rencontre d'une chose que nous aurons tous faites, nous constituerons un commun. Un lieu spécifique d'où le commun peut émerger après une rencontre tout à fait individuelle : une rencontre *individuate*, qui m'aura individué, et qui aura individué d'autres personnes, confrontées à cette saillance entre eux et l'œuvre, entre eux et le monde, au même endroit que là où j'ai éprouvé cette saillance et que là où l'artiste l'a éprouvée en réalisant son œuvre. C'est donc non plus « la singularité comme différence » qui pourrait voir le jour avec l'individuation, mais la friction de deux saillances (l'une chez le spectateur, l'autre dans l'œuvre) qui pourrait opérer avec toute une génération d'humains, car cette saillance émergerait d'une forme de résolution de problème vécu dans le monde par le monde contemporain dans lequel s'inscrit l'œuvre, donnant ainsi naissance à un commun. Est-ce alors une résistance à la fondation et à l'ontologie? Certainement puisque cette « rencontre entre deux saillances » fait émerger de nouveaux besoins, de nouvelles nécessités, qui prennent forme non pas dans la fondation ou l'ontologie mais dans l'à venir, modifiant

Nous avons plus ou moins réussis à penser une sortie de ce caractère fondatif en pensant un caractère existantial. Or il semble que nous ne soyons aujourd'hui préoccupés qu'à une seule chose, faire la preuve que nous sommes en mesure de nous auto-fonder comme *arkhè* et de réclamer l'autorité de cette fondation (archétype). Le cheminement laborieux de la modernité, dépassement du caractère fondatif, s'achève dans la réclamation d'un caractère auto-fondatif. Autrement dit la possibilité d'auto-déterminer son propre archétype et d'en réclamer la gouvernance. Cela signifie que n'importe qui peut affirmer qu'il est un archétype et en tant que tel, qu'il puisse réclamer comme fondation, une autorité. Dès lors tout se fonde en infra groupes* qui ne cessent d'abuser de l'autorité, de créer du discours autoritaire et de déconstruire le commun.

L'autorité qui demeure abusive, atteint son point ultime en se fondant sur un caractère auto-fondatif et sur son affirmation autoritaire. Dès lors il est possible d'en comprendre deux écueils :

1. un écueil anthropologique et théorique : ce processus permet d'affirmer n'importe quelle singularité en archétype et donc en caractère fondatif**. L'erreur fondamentale consiste alors à travailler à fonder cette singularité (or toute singularité devrait être une résistance à la fondation) plutôt qu'à penser de manière cohérente le sens d'une « différenciation éthique »***. La singularité comme différence (ce qui porte à l'impossibilité de l'unité) doit être une résistance à la fondation et à l'ontologie**** / *****.

2. un écueil politique : l'usage et l'abus de l'archétype est justifié par la nécessité de faire face

notre mode de pensée et nos modes d'agir.

F. Vallos : Toute réduction du caractère de la singularité ou de l'individu, est une résistance complexe à l'ontologie.

L'individuation est ce qui permet de ne plus diviser. Elle est fondamentale et s'oppose en cela à l'identification (ce qui permet de rendre identique au code ou à la référence). Le caractère individuant n'insiste pas sur la teneur qualitative de l'être mais le fait de sa non division. Il advient à une unité de perception. Et c'est cela qui fondamentale. Or cette unité de perception détermine l'épreuve paradoxale de la différence. Ce qui ne peut conduire à l'unité. D'un côté je vais

**** J. George :** Point Ellul... notre espace d'âtre est aussi considérablement réduit par la technique que l'autorité du progrès capitaliste a généré. En cela la figure de «Macron être mutant», va bien avec «les monstres». Je veux dire : si on actualisait l'image du monstre telle que tu l'as reçue chez Proust on pourrait aller dans ce sens..

F. Vallos : Oui l'âtre est réduit et suspendu par la technique, le calcul, la prédictibilité, l'économie et l'autorité. On peut effectivement travailler sur l'image contemporaine du monstre. Si l'on devait le faire comme Proust, alors il faudrait plutôt y voir les grands propriétaires de journaux ou d'édition ou les grands propriétaires de fondations d'art contemporain dont nous sommes entourés.

J. George : Mots mal choisis : pas actualiser mais extrapoler plutôt. Mais ce qui m'intéresse c'est que cela se joue dans et par une image autoritaire et asynéidétique ou asunéidétique

D'ailleurs : l'un (*sun*) dit l'ensemble et (*syn*) une partie de cet ensemble, enfin une partie de cette conscience du monde - par un indice, une écharde ou un détail ?

Oui pour les grands propriétaires de journaux il y a un passage incroyable d'un doc avorté où Trump parle de son film préféré : *Citizen Kane*.

Étymologie : *géant* et *magnat* ?

T. Malirat : Le monstre serait aussi le bureaucratique. Le lien Proust/Kafka est fort.

F. Vallos : Absolument. Le monstre est littéralement ce ou celui qui prend trop place dans le visible. Qui accapare tout le champ du visible (*monstrare* en latin). La bureaucratie et d'administration est ce qui prend cette place en bouchant

le visible et en le délimitant.

T. Malirat : Il y a un livre de Max Picard *Le monde du silence* qui justement explicite le fait que ce qui rend le monstre contemporain possible, c'est précisément cette chaîne de hiérarchie sans aucun fondement, où chacun est effrayé par une menace sans légitimité, où son individualité est extraite de lui-même pour n'en faire qu'une partie du mécanisme. Le livre de Jean Clair sur Zoran Music où il y définit la barbarie ordinaire.

F. Vallos : C'est précisément cela. Il faut regarder aussi le travail de Furio Jesi et de la machine mythologique. Quelque chose est rendu visible (mais le fonctionnement est invisible) pour effrayer et hanter. Quand nous sommes hantés, il n'y a plus d'espace, nous n'avons plus d'âtre.

J. George : Je voulais m'assurer de la bonne distinction entre *sunéidésis* et *synéidésis*, c'était plutôt une question.

F. Vallos : C'est la même chose Juliette, juste une histoire de transcription : c'est *sun* en grec mais la tradition linguistique l'écrit *syn* comme dans synthèse, symphonie, etc.

Quant aux termes *géant* ils provient du nom propre *Gigas* en grec pour désigner les Géants. Et *magnat*, très logiquement vient du latin *magnus* qui signifie grand.

vers l'unité en tant que non divisible et l'autre je la confronte à l'impossibilité de l'unité comme existence. Ce qui veut dire que l'individuation ne peut être d'un processus. Elle ne relève que de la performativité.

C. Heilmann : L'individuation est un processus ! Le processus de la réception d'une chose, opérant comme un choc, et de notre transformation suite à ce choc. Je comprends pas tout là

F. Vallos : L'individuation est un processus en tant qu'il te permet d'éprouver le non divisible. D'éprouver quelque chose en direction de l'unité. Et en

même temps tout commun est une expérience de la différence (*dis-ferre*) comme impossibilité de l'unité. Donc l'individuation ne peut être autre chose

qu'un processus : il n'est pas intéressant d'aller au résultat (unité) mais il est intéressant de comprendre comment on y va.

C. Heilmann : C'est le serpent qui se mord la queue !

F. Vallos : C'est la puissance paradoxale du vivant.

Mais c'est en ne respectant pas ce paradoxe que l'on anéantit la différence. Or la différence est la seule puissance du respect.

* T. Malirat : Est-ce que l'on pourrait convoquer la fin des idéologies pour tenter d'expliquer ce boulevard laissé au pouvoir pour constamment renforcer son contrôle, sa gestion (qui est le seul horizon du

16 février 2021

commun) ?

F. Vallos : Oui c'est une solution possible. Mais pour cela il faudrait revenir sur l'affirmation de la *Kulturindustrie*, de l'affaiblissement de la complexité et des connaissances, de l'endettement (matériel et intellectuel) des êtres, l'augmentation des archétypes, et du contrôle. C'est tout cela qui effondre la pensée et les idéologies, c'est-à-dire les modes de construction et de représentation.

T. Malirat : Qu'entends-tu par endettement des êtres ?

Surtout quand on pense que le pouvoir se targue de complexité...

C'est aussi la leçon de Proust, la montée de l'insignifiance. Son œuvre est un combat contre cela. Cf. Castoriadis que j'ai cité par mégarde.

F. Vallos : L'endettement des êtres est double : nous sommes matériellement endettés parce que nous devons de l'argent aux banques et parce que notre temps est hypothéqué. Nous sommes intellectuellement endettés parce que nous ne sommes plus en mesure de penser nos existences et leurs conduites politiques.

C'est précisément ce que tu dis sur la montée de l'insignifiance.

C. Heilmann : Je vois l'endettement intellectuel lié au manque de temps et/ou d'espace : l'absence de l'âtre dans lequel nous avons pourtant ici la possibilité d'entrer.

F. Vallos : C'est précisément de cet endettement dont je parle. Il est le pire, le plus radical. Il était considéré (voir pour cela Thomas d'Aquin) comme une faute essentielle, en ce qu'il ne devrait jamais être possible d'endetter l'être (par privation du temps, de l'espace et par la hantise). Le destin tragique de l'homme moderne est tenu dans cet endettement.